

Témoignage écrit par Collet Michel – petit-neveu

Joseph Morgue dit Jo marbrier rue du cimetière à Vienne est mon grand oncle, son frère Paul Claudius Morgue né le 23/juin 1902 est mon grand-père.

Jo avait un morceau d'oreille qui manquait et de tout petit j'avais entendu que cela venait de la guerre. Je connaissais donc partiellement cette histoire et sa femme Lise m'a prêté les documents qu'elle avait.

C'est en partant de plusieurs feuilles de notes et d'une compilation de feuilles de textes rédigés que j'ai fait ce texte. J'espère que je n'ai pas dénaturé ce que mon grand-oncle avait commencé à écrire avant sa mort en 1990.

DE 1939 à 1946

Nous sommes le vendredi 25 août 1939, je suis au boulot, ma femme vient m'annoncer que mon fascicule n°5 vient d'être annoncé à la radio priant les intéressés de rejoindre leur centre mobilisateur. Je termine le travail entrepris à midi. Tout l'après midi, nous revoyons l'état des commandes, travaux en cours, factures à faire rentrer.

Le dimanche 27 août, je dois rejoindre une caserne à BELLEY.

Mon beau-frère, GOUBET, qui est lieutenant aux pompiers de Vienne, s'offre de me transporter jusqu'à la gare des BROTTAUX à Lyon où je prendrai mon train pour BELLEY à 14 heures. Au revoir à mon épouse, mon beau-frère, ma belle sœur, ma nièce.

Je ne pars pas pour longtemps, « la guerre n'aura pas lieu, dans peu de temps nous serons de retour. »

De LYON, le train roule pour BELLEY, à 17 heures, nous sommes à la caserne.

Je me rends au bureau du 8° bataillon de mitrailleurs. Un officier me fait connaître mon affectation : le groupe téléphoniste. Je passe chez le fourrier pour mon paquetage, « plus de veste me prévient-il ! »

En traversant la cour un officier me demande si je possède mon permis de conduire. « Oui mon Lieutenant ». Il m'affecte une Peugeot 201, et seul à bord, il me demande de suivre le convoi qui part pour le château de MUZIN. Cet officier m'affecte comme chauffeur du capitaine, adjoint au commandant. Le mardi un autre chauffeur me reprend la place et je retourne aux téléphonistes.

Le mercredi 30 août un officier, annonce à l'appel ceux qui n'ont pas rejoint le corps. J'en fais partie ! Je suis en conséquence considéré comme déserteur et les gendarmes me recherchent pour m'arrêter et me faire passer en conseil de guerre ! Je me présente sur-le-champ à l'officier et lui fais connaître, que je suis là depuis dimanche après midi, affecté d'abord comme chauffeur pendant 2 jours, que je n'ai pas quitté le cantonnement, que j'ai couché 3 nuits avec des copains dans une grange. Ceux ci approuvent. L'affaire est close. (Ça commence bien que pagaille !)

Samedi 2 septembre 1939, nous embarquons dans des wagons à bestiaux, aménagés avec des bancs, et partons pour l'Est.

Lors de notre passage à BOURG EN BRESSE dans l'Ain, nous apprenons que la France a déclaré la guerre à l'Allemagne donc à 15 h mobilisation générale. Nous débarquons enfin à DANNEMARIE 68 Haut-Rhin et rejoignons VALDIEU à pied. Cinq kilomètres avec notre sac à dos sur, capote, cartouchière, musette, masque à gaz, calot sur la tête, casque et fusil en bandoulière pas de veste nous n'en toucherons jamais.

Notre groupe de téléphoniste est composé d'un sergent, d'un caporal chef, d'un caporal et de 10 hommes. Nous sommes logés dans une maison dont les habitants ont été évacués. C'est un logement très convenable, avec 3 chambres, une cuisine le tout très bien meublé, et intact. Nous touchons notre rationnement et devons faire notre cuisine. Pas de problème car parmi nous il y a un cuisinier professionnel. Nous restons une semaine à VALDIEU et ensuite nous prenons la route à pied le jeudi 14 septembre 1939, pour rejoindre la forêt de la HARTH au bord du Rhin.

En passant dans la banlieue de MULHOUSE, nous récupérons en cours de route, un chien et une chienne affamés. Ils nous suivent, nous leur donnons le nom de Willi et Schem, nom du pays traversé. Ils nous accompagnent jusqu'à la forêt. Nous arrivons le samedi 16 septembre à 17 heures dans un camp dépendant de la commune de PETIT LANDAU.

Nous couchons sous nos toiles de tentes individuelles dans les bois, sans paille. Nous étalons quelques branches coupées aux bouleaux qui nous entourent. Inutile de dire que les nœuds des branches nous arrangent les cotes, mais nous sommes isolés du sol humide. Nous entreprenons de creuser un abri souterrain. Nous y couchons le mercredi 1 novembre, on est au chaud !

Un jour, de garde seul au poste téléphonique du bataillon, un capitaine me demande de lui passer le N° de la division qui est à MULHOUSE, sitôt obtenu, il demande LYON, puis VIENNE, puis BEAUREPAIRE. J'écoute la conversation et constate qu'il parle à sa femme ! Sitôt qu'il a terminé de causer, je me dis, pourquoi pas moi ! Je fais donc comme lui et 5 minutes après j'ai ma femme au bout du fil. Elle me demande :

-Mais où es tu ?

-Je suis quelque part en France, tout heureux de pouvoir causer un petit moment surtout un jour de Toussaint ou toute seule elle avait bien travaillé (nous tenions un magasin de fleurs rue de cimetièrre à vienne). Je n'ai jamais pu renouveler un autre appel. Cela avait dû se savoir en haut lieu et des ordres avaient été donnés.

Notre groupe téléphoniste, plus un groupe motocycliste dont fait parti mon camarade MULPY, un Viennois, le groupe radio et le groupe de pionnier, font parties d'une section de l'état major Lieutenant MARGUIN avec le groupe commandement.

Le lieutenant me désigne pour réparer les téléphones ! Je n'y connais rien. J'en démonte un et enfin parviens à le réparer, si bien que je suis nommé soldat de 1° classe.

Je pars en permission le lundi 18 décembre 1939 pour 12 jours. Je passerai donc Noël à la maison.

Je rentre au camp, le samedi 30 décembre 1939. La deuxième fournée de permissionnaire part le lendemain pour avoir le premier de l'an dans la perme.

L'hiver se passe bien, sans risque. Il fait très froid, nous avons jusqu'à des températures de moins 24 degrés, et nous n'avons toujours pas de veste. Sur le chandail, la capote, seulement ! Nous avons trouvé une solution, nous mettons des journaux entre la chemise et le chandail et ça peut aller.

Le 24 février nous partons en camionnette, 6 Km.

Nous établissons un cantonnement de repos à KINGERSHEIM où nous restons jusqu'au lundi 18 mars 1940. Nous couchons dans des maisons, avec des lits. On nous permet d'avoir nos rations, légumes et viande crue. Une Alsacienne dont le mari est soldat nous accueille. Elle a une petite fille de 6 ans. Elle nous fait la cuisine et mange avec nous, elle n'a rien à acheter, nous fournissons tout.

Le 13 mars nous partons pour relever d'autres unités à KEMBS. Nous sommes toujours hébergés dans des maisons, mais là, nous mangeons à la roulante. Fini le beau temps.

Le vendredi 22 mars je repars en permission, Pâque est le 24 mars, ce sera la dernière.

Le 10 avril nous partons pour HABSHEIM 68 en vélo, pour 3 jours de repos, puis le 13 pour NIFFER toujours en vélo. Le 24 avril je me retrouve au front à KEMBS. Mon travail d'observation et de renseignements, consiste à compter le nombre de wagons des trains qui passent de l'autre côté du Rhin, en Allemagne. Je suis en haut du clocher de l'église.

Le 4 mai toujours en vélo je repars pour le repos à KINGESHEIM 68. Le vendredi 10 mai 1940 nous apprenons que les Allemands ont envahi la Hollande, la Belgique et le Luxembourg.

En conséquence le 18 mai, départ en vélo pour un carrefour, à NIFFER-KEMBS. Nous sommes en réserve.

Le 28 mai, départ pour ROGGENHOUSE 68 en voiture. Les avions Allemand, des Stukas, nous tirent dessus en piqué. Sans arrêt il faut se planquer, comme on peut. Les boches ayant passé le Rhin à NEUF-BRISACH 68, nous battons en retraite le 16 juin.

Nous arrivons à pied à ENSISHEIN 68 à 30 Km le 17 juin 1940 au matin.

Depuis le 10 juin je suis adjoint en dactylo au Bataillon, mon chef de bureau est mon ami BERARD (qui est hôtelier à SAINT-ANDRE-de-CORCY, Ain). Tous deux nous allons trouver un restaurant. Nous sommes une douzaine au bureau et, nous convenons avec la patronne que six d'entre nous mangeront à 11 h et six autres à 11h 30 car il faut faire vite. Nous rencontrons un tramway dont le conducteur nous dit « Montez, nous sommes le dernier qui va à DELLE 90, à côté de la frontière suisse. »

Malheureusement personne ne mangera, car vers 10 heures, nous nous faisons arroser par des rafales de fusil mitrailleur qui partent du haut du clocher de l'autre côté de la rivière.

Les artificiers font sauter le pont sur la rivière. Les Allemands sont à 200 mètres de nous.

Nous faisons des prisonniers, une voiture allemande camouflée de branchages, avec croix gammée sur le capot pour être visible des avions allemands, tombe sur notre barrage.

Il y a un capitaine et un conducteur soldat. Ils arrivaient de Haute-Saône et devaient faire la liaison avec ceux qui nous poursuivaient. Ils ne seront pas prisonnier longtemps car le lendemain ils seront délivrés

Nous nous replions en direction des Vosges à 23 heures et nous entrons dans les bois sur la commune de STAFFELFELDEN 68 car toutes les routes venant du Rhin en direction de l'intérieur, sont coupées par des chars allemands qui avancent rapidement. Nous entendons des tirs de mitrailleuses toute la nuit. Au lever de jour, le 18 juin nous écoutons le passage des blindés et les tirs de leurs canons.

Nous ne pouvons rien faire. Nous n'avons que nos fusils à leur opposer, pas un seul antichar. La journée fut longue surtout sans aucun ravitaillement depuis l'avant veille. Nous avons barré les routes transversales par rapport aux routes occupées par l'ennemi. Vers 17 h un officier allemand en side-car s'avance vers nous. Notre commandant fait hisser un drapeau blanc au bout d'un fusil. L'officier allemand dans un bon français nous demande de déposer nos armes.

C'est fait.... Nous sommes prisonniers. Il faut enlever les troncs d'arbres que nous avons mis en travers de la route et, « colonne par 5 », commande l'officier, « à gauche gauche ».

Notre toubib, médecin Capitaine JOLY, se tourne à droite, il prend un violent coup de pied au cul qui le fait finalement se retourner en vociférant, ça commence bien ! Ici nous n'étions que l'état major du 8 BM.

On nous dirige sur BOLLWILLER 68, 4km, puis sur Ste CROIX en PLAINE, 27 km, où nous arrivons vers 23 h. On nous enferme dans l'église où nous passons la nuit. Le lendemain 19 juin les allemands nous font sortir de l'église, pour aller, au cimetière. En arrivant au cimetière, ils nous demandent d'entrer, colonne par un, et de suivre le mur d'enceinte.

Une tranchée a été creusée tout le long du mur. Inutile de décrire l'émotion produite, va-t-on nous fusiller ?

Lorsque tout l'état major du 8° BM, environ 50 personnes, est entré, un ordre bref « garde à vous » ... un silence impressionnant... 5 à 10 minutes se passent, « rompez les rangs ». Ouf ! Quel soulagement ! ! Dans la matinée on nous apporte un maigre casse croûte, pain et des boîtes de conserve de viande ? Nous passons la nuit couchée entre les tombes.

18 JUIN 1940--18 juin 1945

Le jeudi 20 juin départ pour NEUF-BRISACH à pied 17 km, où nous arrivons à 15 h. Les allemands nous logent à la caserne des gardes mobiles. Le 24 juin, nous sortons de cette caserne où nous étions à l'abri, pour loger sous nos tentes individuelles, pour ceux qui l'ont encore.

Pendant 6 jours nous restons sur un terrain. Deux jours de pluies le transforment en fondrière. Finalement nous rejoignons le village de NEUF BRISACH, village fortifié 4 entrées avec pont-levis, Là, nous logeons dans des appartements car tous les habitants ont été évacués, nous y restons jusqu'au 7 août. Les rations sont congrues. Personnellement comme je suis parti un an avant avec 97 kilos et que je n'ai encore rien perdu, je supporte assez facilement ce manque de nourriture, mais les jeunes de 20 ou 22 ans se tordent à terre, ils ont vraiment faim.

Dès les premiers jours nous découvrons sur une affiche qu'un Colonel nommé DE GAULLE est considéré comme déserteur car il est parti pour l'Angleterre. Nous n'avons pas de poste de radio, mais quelques jours après, nous apprenons que c'est un général, qu'il était ministre et qu'il a fait un appel à la radio demandant à tous ceux qui le peuvent de le rejoindre.

Devant le manque de nourriture, deux camarades ont repéré des feuilles de marronniers avec lesquelles ils font une soupe. Le lendemain très malade, ils sont tous les deux morts, empoisonnés.

Nous sommes, paraît-il, dans ce village de NEUF BRISACH plus de 4000 prisonniers. Un convoi de prisonniers part un certain jour pour COLMAR à pied 15 km, direction le VALDAHON pour être démobilisé, nous dit un officier français. Un groupe qui possède encore des pigeons nous déclare, « si c'est vrai, nous lâcherons les volatiles. Dans le cas contraire nous les mangerons où les tuerons ». Deux jours plus tard les pigeons sont de retour, cela nous donne confiance.

Enfin, le mercredi 7 août à 18h nous partons avec un groupe d'environ 1000 hommes, à pied en colonne par cinq pour COLMAR. Vers 22 heures nous embarquons dans des wagons à bestiaux. Débarquement vers 3 heures du matin dans la banlieue de STRASBOURG. Nous traversons la ville, arrivés au port, nos gardiens arrêtent notre colonne. L'état major est coupé en deux, mon camarade MULPY de Vienne, dans le rang devant le mien, continue sa route alors que nous restons sur place. Je demande à partir avec le premier groupe. Refusé. Nous sommes dirigés sur la caserne ELBE car il n'y a pas assez de bateaux. Le 9 août 1940 rassemblement, direction le port. Nous embarquons vers 10 heures sur un bateau de plaisance. Quel luxe pour des prisonniers ! A la tombée de la nuit notre bateau s'amarre à quai à BINGEN (entre MAINZ Mayence et KOBLENZ Coblenze) pour passer la nuit. Nous repartons le matin de bonne heure. Le 10 août après avoir parcouru 555 Km très confortablement installés, nous arrivons à WESEL (Westphalie entre DULSBURG et ARNHEM) et nous débarquons vers 18 h. On nous rassemble dans un pâturage clos, où nous passons la nuit. Le 11 août nous repartons à pied, toujours colonne par cinq. Après 24 Km nous arrivons à BOCHOLT. C'est un camp de grandes tentes qui a pour nom : stalag VI.F. nous passons chez le coiffeur, la boule à zéro, une plaque en métal suspendue par un cordon sur la poitrine et photographie, j'ai le matricule 35 353.

Le 14 août je rentre à l'infirmierie pour dysenterie amibienne. Là, je fais la connaissance de François VASSER de CASTELNAUDARY. Cette infirmierie se compose d'une grande tente, divisée en 3 compartiments. Comme nourriture, une soupe de petit riz et 2 biscuits par jour. Comme je n'aime pas le riz, je me contente des biscuits. Le 17 août n'ayant aucune amélioration dans mes selles, on me colle dans la deuxième partie et sans résultat le 20 août je passe dans la troisième partie. Je me suis enfin décidé à manger un peu de riz car je sens mes forces partir. Le 23 août 40, dans un état abominable on me transporte à la Holz baraque, une baraque en bois, avec 13 autres pauvres types. Couchés sur des grabats, nous avons treize cercueils qui nous attendent au pied de nos lits, ça donne confiance !

On ne sort pas autrement de cette baraque. Nous sommes mal nourris et nous n'avons plus la force de nous lever pour faire nos besoins, nous nous salissons donc.

J'étais là depuis 3 jours, quand l'interprète qui nous garde, (non ce n'est pas un infirmier ! qu'aurait fait un infirmier avec des mourants ?) nous annonce que le médecin chef, nous l'appelons zozo car il approuve toujours par "so, so", nous rendra visite,

Le médecin annonce qu'il a reçu, de Berlin, un médicament contre la diarrhée. Il nous propose une piqûre dans les fesses de dix cc, si nous n'y voyons pas d'inconvénient !

Au point où nous en sommes, foutu pour foutu, personne n'y voit d'inconvénient.

Nous sommes sauvés, sauf un camarade, trop atteint qui succombera. Je sors le 30 août de cette baraque avec François VASSER.

On nous donne des rations plus convenables, et, petit à petit, nous reprenons de forces. Le 10 septembre je sors définitivement de l'infirmierie.

Nous couchons dans un bâtiment par terre, sur le béton recouvert d'un peu de paille complètement pilée. Au réveil, j'entends les copains compter, 29, 32, 24. J'ouvre les yeux, et découvre les copains qui ayant enlevé leur chemise écrasent les poux en les comptant. A mon tour j'enlève ma limace et ne trouve que deux de ces bêtes. Je ne suis probablement pas comestible pour ces bestioles.

Le 26 septembre 40 je suis dirigé, en car, sur Essen chez Krupp : Kommando 421 Krammer-Platz où nous sommes environ 200 stuck (hommes).

Je suis affecté ainsi que François au chantier Gas und Wasserwerke. Le dépôt est situé dans un ancien gazomètre. Notre travail consiste, avec 2 ouvriers allemands, à nous rendre dans les rues de l'usine, où il y a des fuites de gaz ou d'eau.

Si j'arrache huit ou dix pavés, François creuse un peu. Ensuite c'est moi. Sitôt que nous sommes en présence du tuyau, l'un des deux ouvriers allemands fait son boulot. Nous avons donc toujours une heure ou deux de repos avant de reboucher le trou. Travail épatant, pas fatigant. Par contre, la nourriture est désastreuse. Plusieurs fois, devant une nourriture infecte, nous refusons de travailler. Notre sentinelle nous ramène au Kommando et chaque fois c'est la punition ; la pelote.

Pendant ce séjour au Kommando 421, du 26 septembre 1940 au 12 février 1942, nous faisons toujours le même travail.

Un nommé BIDALON, un Parisien, artiste de théâtre, a formé une troupe pour distraire les camarades. Comme je lui dis que je sais taper à la machine à écrire, il demande au Feldwebel (sergent) l'autorisation de taper les rôles des acteurs. Je suis en conséquence, sur un bureau "ministre" en face du Feldwebel, et je tape les rôles. Après quelques jours, un camarade, étant rentré en conversation sur un chantier avec des Français travailleurs volontaires (l'un d'eux qui avait amie Allemande) réussit à se procurer des imprimés de permissionnaires pour travailleurs civils. Je me charge de réaliser sur la machine à écrire, face au Feldwebel, les fausses permissions.

Nous avons vingt feuilles : en deux mois, j'en remplis seize et seize camarades partent. On ne les a pas revus au Kommando. Je devais être le vingtième. Mais le dix-septième est repris et

ramené au Kommando. Après examen des permissions, les Allemands, constatent que le cachet ESSEN, fait par un camarade avec une pomme de terre, avait un des E d'un millimètre de plus que les autres lettres et que les caractères de la machine étaient identiques à ceux de la machine écrire dont je me servais.

Interrogatoire musclé. Je suis accusé car un des évadés est un gars du petit théâtre, le FELD m'injurie, on me place face à un mur, sur la pointe des pieds, et chaque fois que je baisse les talons, une sentinelle derrière moi, avec un fusil mauser, baïonnette au canon, me pique le dos. Ce calvaire dure environ 3 heures. Je n'avoue pas, mais c'est fini, je ne peux plus continuer ce travail.

Quelques jours après, je tente mon évasion, mais celle-ci, mal préparée, échoue. Je suis repris à une dizaine de kilomètres du camp. Je reprends mon travail avec François VASSEUR, Gustave et Wilhem les deux ouvriers allemands.

Le 12 février 1942 nous changeons de Kommando 421. Nous passons au Kommando 136 à BOTTROPSTRASSE où nous restons un mois pour différents travaux.

Le 14 mars 42 nous sommes affectés au Kommando 166 à HÜGEL ESSEN dans le parc du château de la famille Krupp. Nous logeons dans l'ancienne écurie des chevaux de course.

Nous sommes une vingtaine de Gefangenen. Un jour, notre interprète m'annonce que je dois être « rapatrié sanitaire » et que je pars le 16 pour le Stalag VI F. Fausse joie !

Le lendemain, contre ordre. Je ne pars plus!

Pourquoi ?

François en a marre et veut s'évader, je suis d'accord, mais cette fois, on va la préparer sérieusement, cette évasion !

Notre travail consiste à creuser des tranchées très profondes pour permettre de récupérer l'eau de la rivière la Ruhr à l'aide de conduites en fonte posées au niveau de la rivière et à une distance de 50 m les unes des autres.

Notre chef, un ingénieur, M. ERIKSON ; ancien capitaine de 1914 - 1918, fait prisonnier par les Français, évadé, parle un Français correct.

Un matin, il m'apprend que FOURNIER, de Grenoble, s'est évadé la veille du Kommando ESSEN. Il me dit : « Il faut beaucoup de courage pour s'évader ! Vous ne cherchez pas à en faire autant ? D'ailleurs de Grenoble à Vienne il doit y avoir environ 100 Km, et peut-être qu'il ira donner de vos nouvelles à votre épouse ! »

De jour en jour il me demande : « Pourquoi ne vous évadez-vous pas ? Vous n'avez pas de courage ? »

Il me vexe.

Pourtant, depuis déjà longtemps, avec François, que j'ai connu dans la triste baraque de BOCHOLT, nous avons décidé de partir au plus tôt.

Finalement après beaucoup d'hésitations, je finis par lui dire que je prépare mon évasion. Il me dit :

« Vous connaissez les dix-sept ouvriers civils allemands qui travaillent avec vous, à l'usine de pompage des eaux ? Il n'y a que 3 nazis ! » et, il ajoute : « Vous pouvez vous adresser aux quatorze autres, mais individuellement, attention à la délation ! Ils pourront vous fournir des vêtements civils ».

En effet il n'y en avait trois qui, chaque samedi et dimanche, revêtaient la tenue de SA, habit kaki avec le brassard à croix gammée et faisaient la quête en ville.

Un jour, un chauffeur de chaudière, demande un volontaire pour aller avec lui, sous celle-ci, enlever les crasses qui s'accumulent.

Je me porte volontaire et, sitôt arrivé au sous-sol, je lui fais comprendre mon projet. Ses yeux s'illuminent, il me fait comprendre que c'est difficile de me procurer des vêtements civils.

Mais en quelques jours, l'ensemble des 14 ouvriers est au courant. François et moi-même

sommes équipés de vêtements civils et nous avons le choix entre 14 cravates. Quand on nous dit que le peuple était nazi, je dis non. Il était sous la botte, surtout les jeunes, dressés dès leur très jeune âge contre leurs parents qu'ils dénonçaient à la moindre faute.

Le chef est maintenant au courant de nos préparatifs et m'annonce que son neveu, Capitaine, doit venir en permission. Il lui demandera de prendre nos billets de train et nous devons le suivre jusque dans les Vosges où il doit rejoindre son unité. Cela me paraît incroyable, voire irréel, je commence à prendre peur d'être vendu.

Le vendredi 10 avril 42, alors que nous sommes maintenant en possession, tous les deux, de vêtements civils ; pantalons, vestes, chapeaux, chaussettes et souliers, M. ERIKSON, m'informe que ce qu'il avait prévu ne tient plus, car il doit partir dans une semaine faire une cure médicale et qu'il n'aura pas contacté son neveu. Il regrette ce contretemps. Par contre, alors que je ne parle que très mal l'allemand, il me fait répéter plusieurs fois les phrases nécessaires pour demander un billet de chemin de fer : « Bitte, zwei Karten für Köln » et ainsi de suite. « Quand vous sortirez de la gare, si vous avez faim, vous trouverez dans les petits restaurants la possibilité de manger une soupe sans ticket. »

Chaque jour, à cinq heures du matin, la première équipe de prisonniers de guerre part au travail. Nous en profitons avec François, alors qu'il fait très noir, pour sortir en même temps. Nous traversons le parc, évitons les schupos qui veillent à la sécurité de l'usine et du château, et filons en direction de la gare d'HÜGEL.

Nous avons revêtu nos vêtements civils dans le parc. Arrivés à la gare, je demande deux billets pour DUISBURG. Il nous faudra changer de train à Essen gare centrale. Nous rencontrons énormément de policiers ; par la suite nous apprendrons pourquoi : le général GIRAUD s'est évadé.

Nous sommes le 17 avril 1942. Nous reprenons le train et arrivons à DUISBURG vers 9 heures. Nous sortons de la gare car le train qui doit nous emmener plus loin ne passe qu'à 11 heures 1/4.

Nous nous promenons dans cette ville, allons manger une soupe dans un restaurant et, à 11 heures, nous regagnons la gare. Je prends deux billets pour KÖLN Cologne et vais en remettre un à François qui se trouve contre un pilier dans le centre de la salle d'attente, puis me dirige vers le contrôleur de pointage. A ce moment-là, l'un des nombreux policiers en civil me demande mes papiers. Je suis emmené au commissariat de la gare, car il avait vu que François, au moment où il me demandait mes papiers, avait fait demi-tour pour sortir de la gare, car lui n'avait pas de papiers, ma femme m'en avait envoyé au nom de MARTIN habitant en Meurthe et Moselle.

Au commissariat je suis interrogé par un officier qui parle français. Je lui déclare que je suis travailleur civil. Il m'annonce qu'un policier en civil va m'emmener à mon lieu de travail pour contrôle.

Quelques minutes après, François arrive avec un policier, lequel dit à l'officier : « c'est un prisonnier évadé »

Immédiatement je dis à brûle pourpoint à François : « Tu ne m'avais pas dit que tu étais un prisonnier ! »

François comprend que c'est pour me couvrir, il ne dit rien.

Le policier qui doit m'emmener arrive. Vite, je réfléchis : où vas-tu emmener ce type ?

Dans une ville que tu ne connais pas. Quand tu l'auras promené par toute la ville, il te ramènera en prison et tu seras bastonné et tu risques de ne plus être avec François.

Je sors ma plaque matricule qui était cousue dans la doublure de ma veste et la montre à l'officier.

Celui-ci me félicite pour lui avoir tenu tête car il croyait réellement que j'étais travailleur civil.

Nous sommes emmenés par deux soldats en prison ? en ville. Un Feldwebel nous annonce que nous serons envoyés à RAVA RUSKA : « Là-bas, vous ne pourrez plus vous évader et ce sera très dur ».

Le lendemain, 18 avril 1942, on nous ramène à BOCHOLT Stalag VI. F à la baraque disciplinaire. Tous les jours, la “pelote” : courir en rond, couché, debout, à genoux et ainsi de suite, c’est une drôle de gymnastique.

Pour nourriture, un brouet clair.

Enfin, le 9 mai 1942, nous partons pour ARNOLDWEILLER (DÜREN) où nous restons 4 jours.

Nous sommes fouillés, à poil, et rhabillage après désinfection.

Le 13 mai 42, nous embarquons quatre-vingts dans des wagons à bestiaux. Sur le plancher, un peu de paille, impossible de se coucher sur le dos. Lorsque l’on veut se tourner, il faut le faire tous ensemble. Une seule ouverture dans un coin du wagon : en haut, environ 60 x 40 cm, grillage avec du fil de fer barbelé ; pour faire nos besoins une boîte en fer, que l’on ne peut vider qu’entre les fils de fer, en faisant attention de ne pas arroser les copains qui se trouvent dessous. Nous partons vers 18 heures, avec une ration pour une journée.

Nous n’arrivons que le 19 mai 42 à RAVA RUSKA, soit six jours de voyage.

Pour tout ravitaillement, un arrêt dans une gare, le 15 après midi. On nous fait descendre colonne par un, pour toucher une assiette de soupe claire, servie par des femmes de la croix rouge.

Nous repartons.

Le 17 mai au soir, arrêt à nouveau, en plein bois, descente des wagons colonne par un. Il y a une caisse dans laquelle on doit prendre un récipient. Moi, je ne peux prendre qu’une ancienne boîte de conserve, une boîte d’environ 15 cm de haut et de 6 cm de diamètre. Je m’approche d’un guichet sur le côté d’une baraque où un soldat russe, avec une grosse louche, me sert. J’en prends autant sur la main que dans la boîte, pas de cuiller, ce sont des pommes de terre, non épluchées et à peine lavées. Il y a autant de terre que de patates, je fais la grimace ; la sentinelle me flanque un coup de pied au cul, ma boîte tombe, mon repas est terminé.

Nous passons à CRACOVIE. Là, nous voyons une potence où il y a 3 pendus.

Tous les camarades qui sont allés à RAWA RUSKA ont vu cela. Donc combien y-a-t-il eu de pendus ? Car ils ne devaient pas rester longtemps là !

Nous descendons du train le 19 mai 42 à 9 heures. Il y a des morts partout dans des fosses, cette arrivée est abominable, nous entrons dans le STALAG 325, nous sommes entourés de plusieurs rangées de barbelés.

Deux bâtiments maçonnés, le premier est réservé aux bureaux, logements des Allemands et tous les services. Le deuxième est déjà rempli de prisonniers, il manque des fenêtres, les murs sont pleins de sang, ensuite il y a deux rangées d’anciennes écuries en bois, c’est là que nous logerons. A l’intérieur ils ont construit, en bois, une première hauteur de bas flancs à 60 cm du sol, puis 1 mètre au-dessus, un plateau. Je prends la place du bas. François que je n’ai pas quitté est à coté de moi.

Le matin, appel à 6 heures, nous nous groupons par soixante hommes avec un responsable, vers 7 heures, deux hommes de corvée, vont avec un baquet, un tonneau de 100 l coupé en deux, chercher le jus. Ce n’est ni plus ni moins que de l’eau chaude avec une branche de sapin qui nage.

A 11 heures le fameux baquet arrive avec ce que l’on appelle la soupe, le responsable aidé d’un adjoint couche légèrement le baquet, puis suivant l’ordre des noms de la liste, distribue d’abord avec une boîte fixée à un bâton le liquide, ensuite, il prend une cuillère et décide s’il doit donner deux ou trois cuillères. Quand les soixante sont servis, il recommence pour une cuillère de plus à un certain nombre. Le lendemain on recommence aux suivants de la liste.

Cette soupe est composée un jour, de balayures de moulin, d'une choucroute abominable, de pois cassés, ou de millet ou d'autre chose.

Dans le matin, il y a le casse croûte, la boule à sept, huit ou dix ça dépend des jours. On mesure la boule, on la coupe en autant de morceaux que de gars, on pèse les parts avec une balance à deux plateaux en cartons tenu par trois ficelles, le tout accroché à un balancier fait avec un bout de branche. On coupe, on rajoute une lamelle pour que chacun ait son compte. Ce n'est pas suffisant, pour éviter toutes contestations, le responsable fait tourner le dos à un camarade et lui demande en prenant une ration : « pour qui ? ». Avec le pain nous avons aussi un bout de margarine, de la grosseur d'un sucre, puis, soit une rondelle de saucisse, faite de quoi !? certains prétendent que c'est du chien, ou alors, un bout de pâté en boîte, et c'est tout jusqu'au lendemain.

Comme boisson, nous avons de l'eau, une fois par jour. Le camp est surnommé le camp de la goutte d'eau. Un robinet qui vient de la cuisine, et, il n'est ouvert qu'une heure. C'est un robinet à grosse pression, inutile de présenter un petit récipient car on se le fait arracher des mains. Il faut donc venir avec le fameux baquet. Mais nous ne pouvons le remplir car il faut que tout le monde passe. Nous sommes en permanence 2000 ou 3000 et quand arrivent les derniers le robinet est fermé.

Pour se laver, si par bonheur il pleut, on se présente sur le bord des baraques pour récupérer l'eau qui tombe des tôles ondulées, mais ce n'est pas fréquent dans cette Galicie au pied des Carpates.

Nous sommes infestés de bestioles, entre les planches des baraques, il y a des punaises, des poux, et un jour une invasion de puces a fait partir les poux. On se gratte à longueur de journée.

Vers le mois de juillet 42, nous commençons à recevoir des colis de nos familles, ainsi que du courrier qui date de trois ou quatre mois. Les colis sont ouverts devant nous, quand ils ne sont pas détériorés, et qu'il ne manque pas quelque chose. On vient avec le plat unique que l'on nous a remis à l'arrivée à RAWWA RUSKA et si par malheur on reçoit du pâté et de la confiture, le "posten" qui ouvre les boîtes, met les deux ensembles, enfin, tant pis on y mange bien quand même.

Il est interdit de faire du feu. Un jour, un gars a reçu des haricots, une boîte d'un kilo ! Alors qu'il fait chauffer sa boîte, le Capitaine ; baptisé TOM MIX, Commandant du camp un dénommé "FOURNIER", une peau de vache, il sera fusillé plus tard à la libération, un descendant des Huguenots, arrive en vélo et flanque un coup de pied dans la gamelle, qui se répand sur le sable, tout est perdu. Cela s'est produit d'autre fois.

Le camp n'avait aucune végétation, que du sable.

En pleine nuit, mon camarade DREVON de Mérieux les Etangs, qui couche en face de moi se lève.

Je lui demande : « qu'est ce qui ne va pas ? »

Il me répond : « Je vais voir si quelque herbe a poussé, j'ai trop faim » !

Je suis tombé deux fois d'inanitions au cours des appels extérieurs, qui duraient des heures, debout, sans bouger, et tout nu.

Comme tous les copains, de tous les départements, nous avons formé une amicale de l'Isère. Nous nous réunissons tous les dimanches, après le casse croûte, près du portail d'entrée. J'ai été désigné responsable trésorier. Cela consiste à demander à ceux qui ont le bonheur de recevoir un colis, de bien vouloir remettre quelques choses, pour pouvoir, à notre tour, remettre à un de nos camarades, très déficient, ce que l'on peut appeler, une espèce de colis. Nous demandons également, à ceux qui le veulent, de prélever une tranche extrêmement fine, sur leur ration de pain. Il m'arriva d'avoir une centaine de fines tranches, pour pouvoir faire, un ou deux heureux d'un jour et cela à tour de rôle.

J'ai fait 142 cartes de notre amicale sur le verso d'une photo, que chacun m'a remis, ou à défaut sur un carton avec les armes du Dauphiné.

Je ne parlerai pas du 14 Juillet 42, le défilé avec musique, le chant, "vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine", d'autres l'on déjà décrit. Nous partions du silo à pomme de terre jusqu'au tunnel de l'unique robinet.

Je ne parlerai pas non plus de la jument, qui entraînait tous les jours avec son chargement, pour les cuisines, et de son poulain, qui la suivait librement, lequel a disparu en un rien de temps ; dépecé, mangé, etc.

Le 13 août à 11 h du matin, nous partons deux cents, environs, pour un kommando. Départ en train, nous passons le 15 août avec le Père ROBERT, un missionnaire, qui est un gars épatant, sa barbe est légendaire. Nous arrivons le 16 à DEBLIN IRENA vers 20 heures

Nouveau Kommando, notre travail consiste à étendre du sable pour pouvoir doubler la voie ferrée. Ce chantier se trouve assez loin, trois ou quatre kilomètres. Nous marchons avec des claquettes aux pieds, et pour effectuer ce trajet cela nous demande une heure de marche. Nous sommes une vingtaine affectée à ce chantier, et nous décidons de faire le trajet pieds nus, prétextant que nos claquettes ne tiennent pas aux pieds. Cela allongera encore le temps pour nous y rendre, car le chemin est caillouteux, tant pis pour nous, car c'est vraiment pénible. Au retour de ma captivité, ma femme me prélèvera une semelle de corne, d'une pièce d'environ deux ou trois millimètres d'épaisseur.

Le 29 août 42, je contracte une fièvre palladienne : près de 40° et 2/10.

Un jour du mois d'octobre 42, alors que nous nous rendons sur le lieu de travail, nous entendons des coups de fusils.

Arrivé à proximité de notre chantier, un soldat SS demande à notre "posten", de nous stopper et de nous approcher d'un mur qui doit nous empêcher de voir ce qui se passe.

Des SS demandent à des juifs, d'enlever de leur coiffure les bandelettes de leur culte, de les brûler, puis ils les obligent à se mettre à genoux, face à un grand trou, et derrière eux passe un SS, qui leur tire un coup de fusil dans la nuque. Ils ont épargné quatre hommes, et leurs ont ordonné de porter les cadavres dans la fosse. Sitôt leur travail terminé, ils les obligent à se mettre à genoux, sur les cadavres, et à leur tour, ils les exécutent. Ils ont épargné aussi une femme, enceinte, qu'ils ont emmenée avec eux.

Le sable que nous devons étendre, provient d'une carrière à proximité d'un ancien fort dans lequel logent des déportés juifs : une trentaine d'hommes et quatre femmes. Leur travail, consiste à transporter avec des pinces, les rails de chemin de fer. On travaille souvent à une quarantaine de mètres d'eux, mais nous ne pouvons les approcher, ils sont gardés par des SS. Malgré cela, un jour, je peux échanger des paroles avec une femme qui parle français. Elle avait travaillé à Paris, aux galeries Lafayette. Ces juifs, sûrement très peu nourris, n'ont pas de force, et de temps à autre, lorsque l'un d'eux tombe, immédiatement un SS l'exécute d'un coup de fusil.

Le sable noir est amené par des wagonnets, puis basculés près de nous. Nous avons des pelles à charbon : c'est à dire avec les deux cotés relevés. Au lieu de charger la pelle, de la soulever et de projeter le contenu à distance, nous prétendons, que nous ne pouvons pas soulever la pelle pleine de sable. En conséquence, nous la poussons pour la charger, ensuite nous lui faisons faire un mouvement tournant de quatre vingt dix degrés, en glissade, sans la soulever, puis nous la retournons. C'est bien plus pénible, mais nous mettons plus de temps.

Le gardien ne comprend pas, et de temps en temps, il se fâche et nous montre comment il faut faire.

Dans cette équipe il y a un camarade qui était, avant guerre, chargé de brevets d'invention au ministère du travail, transformé en production industrielle par la suite. Un jour sa femme lui annonce dans une lettre qu'il a été nommé, sous chef de bureau, puis quelques mois plus tard dans un autre courrier elle lui annonce qu'il est, cette fois, nommé chef.

Il rit, je lui pose la question : « tu dois être heureux, la paie augmente !

Non ! me dit il , en tant que sous chef je ne me présentais qu'une heure le matin, mais maintenant que je suis chef je ne me présenterai que l'après midi pour les signatures.”

Le 15 décembre 42 départ pour RAWA RUSKA où nous arrivons le 20, pour repartir le 21 décembre pour FÜRSTENBERG sur Oder, stalag III B, où nous arrivons le 24 décembre 42. Nous sommes mis en baraque spéciale pour évadés. A minuit le père Robert dit la messe, après celle ci, nous faisons le réveillon, un biscuit de soldat.

Le 19 janvier 1943, départ pour le Kommando 1055 à GRABOW : Kommando de culture, avec dix neuf camarades tous anciens de RAWA RUSKA.

Nous sommes les champions du sabotage.

Une machine a fait les trous dans lesquels nous devons planter les pommes de terre. Tous armés d'un semoir en bandoulière plein de pommes de terre, sans se baisser, nous devons jeter le tubercule dans le trou, et avec le pied, le recouvrir de terre.

Le chef de culture, ne voulant pas salir ses bottes, reste sur la route et nous voilà partis. Après avoir parcouru une vingtaine de mètres, nous faisons le geste, mais nous ne jetons pas la patate, et finalement après une quinzaine de trous, nous vidons l'ensemble du semoir et ainsi de suite pour tout le champ.

Quelque temps après, dès que l'on peut apercevoir les premières pousses, on nous charge de répandre de l'engrais à la volée, toujours avec le semoir. Au début tout se passe bien, mais dès qu'il ne peut plus rien voir, nous faisons le geste à vide, et nous vidons le reste du semoir sur le paquet de patates, ce qui le brûlera.

Avant notre arrivée une machine a semé les betteraves en raies, l'espace entre les raies a été nettoyé des mauvaises herbes par un tracteur, et nous sommes chargés d'enlever celles qui sont entre les plantes.

Toujours comme pour les patates, au début nous faisons un bon travail, mais au bout d'une trentaine de mètres nous arrachons les plans de betteraves et nous laissons une herbe à la place. Il n'y a qu'aux ramassages des betteraves, que nous n'avons rien pu saboter.

Pour le colza, qui avait été fauché à la machine, mis en gerbe et groupé en javelles, nous sommes désignés pour le charger sur des charrettes, sur lesquelles on a mis une bâche, nous secouons fortement chaque gerbe, les grains tombent par terre, si bien qu'il ne reste presque plus de graines. Le chef de culture gueule et menace.

Le 23 juillet 43, notre gardien me remet deux cartes et une lettre pour écrire. Sur celles ci, il y a un tampon "sanitaire" donc je suis enfin reconnu, en conséquence je demande au "posten" à être renvoyé au camp à FÜRSTENBERG AN DER ODER stalag III B, ce qui se passe le 9 août 1943.

On m'affecte à la baraque 42 où il y a encore une vingtaine de sanitaires qui n'ont pas été rapatriés.

C'est un caporal qui est responsable du groupe. Voyant mon galon de sergent, il me dit : " Je vous passe la responsabilité du groupe.

Oui ! sergent ! J'ai pris ce faux galon à RAWA RUSKA pour éventuellement refuser de travailler. Je ne peux refuser cet emploi, ce qui me permettra de toucher 32 pfennigs de camp par mois.

Nous nous occupons de la désinfection, et certains sont à l'infirmerie pour garder les malades. Une centaine de femmes Ukrainienne viennent d'arriver au camp.

Elles sont logées dans une baraque au fond de notre camp, mais en dehors des limites, juste après notre Hôpital. Le responsable allemand de notre groupe, me demande de désigner un camarade pour une corvée auprès de ces femmes. Il m'indique le travail à faire. J'en parle donc à tous les membres de notre groupe, qui refusent, trouvant ce travail dégoûtant. Le "posten" (sentinelle) insiste pour que je désigne un camarade, en conséquence, ne pouvant trouver un volontaire c'est moi qui prends ce travail.

Je me rends donc dans cette baraque, avec un seau de formol et un gros badigeon. Toutes les femmes entièrement nues se présentent en file indienne au dessus de mon seau et je dois leur passer le pinceau entre les jambes et sous les bras, travail innommable. Il y a des jeunes filles, mais aussi des femmes de tous âges. Elles ne paraissent pas surprises, car, sûrement, elles ont dû en voir bien d'autres.

Dans ce camp nous avons formé l'U.P.G. : union des prisonniers de guerre. Cette union avait débuté à RAWA RUSKA. Le père ROBERT en fait partie, et tous les membres portent un insigne agrafé à sa vareuse. D'autre part, un groupe d'instituteurs a mis, noir sur blanc, un texte qui prescrit l'attitude que les prisonniers doivent avoir, vis à vis des gardiens, lors de la libération des camps.

Le 2 juillet 1944, lors d'une fouille, l'un des instituteurs est trouvé porteur de ce papier. Sur un carnet qu'il avait, les allemands trouvent les noms de camarades à qui il donne des cours, et coïncidence, quelques uns portent notre insigne U.P.G.

Une fouille complète est organisée et tous ceux qui portent notre insigne sont mis de côté. Voyant cela, beaucoup, prévoyant je ne sais quoi, arrachent leur insigne. Nous sommes quarante cinq camarades sortis des rangs, Nous subissons interrogatoire sur interrogatoire, nous sommes accusés de subversion. Les officiers allemands ne nous donnèrent que quelques minutes pour prendre nos affaires, et en rang pour la gare. Impossible de savoir, même par l'homme de confiance du camp, où nous allons, nous sommes le 7 juillet 1944 vers 12 heures. Avec vingt sentinelles, nous arrivons, après un voyage de quelques heures, au **Kommando 1089** : Kommando disciplinaire, annexe d'un camp de déportés.

Mes camarades me désignent comme homme de confiance, de ce fait je ne travaille pas. Nous avons avec nous un prêtre, et dans un coin de notre baraque, il a confectionné un autel. Tous les matins, avant de partir au travail, il célèbre la messe avec le saint sacrement ; et une bougie reste toujours allumée.

Un général allemand est venu visiter notre baraque. Voyant cette bougie allumée, il me demande : "Was ist das ?

Je lui réponds : "Gott ist das" !

Il me fait sortir, et en face d'un sous officier, me donne l'ordre de me coucher par terre. Sous la menace d'un fusil mitrailleur, il m'interroge avec un interprète.

Devant mes réponses qui ne lui plaisent pas il me déclare en français « pour nous, vous n'êtes plus des hommes, mais seulement des matricules et j'ai le droit de vie ou de mort contre vous. »

« Je lui réponds que je n'ai rien à ajouter à mes déclarations, et que je ne crains pas la mort, faites ce que vous dicte votre conscience ».

Après d'interminables vociférations incompréhensibles, en allemand, il me donne congé. Inutile de vous dire que j'avais eu chaud.

Le 15 août 44 nous retournons au camp FÜRSTENBERG et je reprends ma fonction de responsable des infirmiers de la baraque 42.

Le 3 février 1945, les troupes Russes approchent de l'Oder sur le bord duquel nous nous trouvons. Le stalag III B est évacué, à pied. Je reste comme infirmier volontaire avec le capitaine médecin DOMERGUE et quelques autres infirmiers avec les malades couchés, car il n'y a aucun moyen de transport à notre disposition. Nous évacuons ce camp après de

nombreux tirs de “bazooka” sur nous, le 9 février 45 à bord d’une péniche, pour arriver le 9 mars 45 à BRANDENBURG, où nous installons notre hôpital dans une école.

Le 31 mars 45, veille de Pâques, je suis en train de calquer une carte des bords du Rhin dans une chambre côté Est du bâtiment, quand vers 10 heures du matin, un raid de bombardiers survole la ville.

Un camarade ouvre la porte et je vois dans le couloir les malades des chambres côté Ouest qui sortent dans le couloir central du bâtiment et qui se dirigent vers les escaliers. Nous aidons les malades couchés à descendre à la cave. Nous remontons chercher ceux qui restent. Enfin il n’y en a plus.

Au rez-de-chaussée nous trouvons le colonel médecin Serbe qui est sur le pas de la porte regardant le désastre arriver par l’Ouest. La ville qui disparaît sous les bombes. Nous descendons à la cave et sitôt arrivé, une bombe, tombe sur le bâtiment. Je suis enseveli en position assise.

Sous moi, deux allemands, nos gardiens, à ma droite un mur, sur ma poitrine, la tête d’un camarade. Au début de cet ensevelissement, je peux parler avec un copain, mais cela ne dure pas longtemps, il ne répond plus à mes paroles.

J’appelle au secours, mais rien, aucune réponse. Vers 18 heures je me sens tiré par les cheveux, j’appelle, enfin on me parle, j’ai soif. On me jette de l’eau par le trou, mais il m’arrive autant de terre ou autre que d’eau. Enfin un moment plus tard on arrive à me ceinturer et à me tirer.

Un gars demande une couverture pour me transporter, « pas besoin, leur dis-je, je peux me tenir debout ». Mais je m’écroule comme un chiffon. Il me transporte dans une ambulance où il y a déjà un copain qui rend le dernier soupir au moment où un allemand me demande si je veux une piqûre. Je refuse catégoriquement car j’ai peur qu’il ne cherche à me faire mourir. On me transporte dans un bâtiment qui sert d’hôpital pour l’armée Italienne.

Les allemands et les italiens nous abandonnent le 8 mai 45, car les Russes arrivent.

Le 10 mai 45, jour de l’ascension, un chirurgien Russe m’opère la cuisse gauche car j’ai un gros hématome. J’ai été endormi complètement, et, à mon réveil un infirmier Russe m’enveloppe la jambe avec des bandes.

Trois jours après on m’enlève les bandes, ma cuisse n’est qu’une pourriture infecte.

Chirurgien, docteur et infirmier discutent ensemble longuement. Ils doivent envisager de me couper la jambe. Non, ils remettent les bandes sans faire aucune désinfection. Par contre on me fait plusieurs piqûres dans la jambe droite et dans le dos.

Je n’y comprends rien et comme le Russe ne parle ni allemand ni français je ne peux rien savoir. De trois jours en trois jours, chaque fois ils défont le pansement. Ce n’est que le neuvième jour que je constate une amélioration, il n’y a plus de saletés. Néanmoins tous les trois jours, visite. Mais pourquoi cette cuisse ouverte sur vingt deux centimètre n’a t elle jamais été cousue ou agrafée. La plaie s’est refermée toute seule. Par contre depuis le premier jour de l’opération, on m’a mis une gouttière depuis le pied jusqu’aux fesses et 2 fois par jour on vide le pus qui la remplit.

Le 12 juin 45, nous sommes transportés à MAGDEBURG, dans un autre hôpital tenu par les Russes.

Le 16 juin 45 les Russe me remettent entre les mains de l’armée anglaise à Magdeburg Ouest.

Le 18 juin 45 les anglais me chargent à bord d’un avion qui me pose en France à VILLACOUBLAY le même jour. Hospitalisé à Villemin à Paris, puis le 20 juin au Val de Grâce après avoir passé une visite.

Le 23 juin on m’embarque dans un train sanitaire. J’arrive à Lyon le 24 juin 1945 ? un samedi de très bonne heure. Ma femme sachant que ce train ne fera pas escale à Vienne, elle demande à son frère le commandant GOUBET, des pompiers de VIENNE, de monter avec l’ambulance

pour me ramener chez moi. Je ne suis rentré à l'hôpital de Vienne que le lundi 26 juin. Le 4 octobre 1946 je suis démobilisé à la suite de 16 mois de convalescence.

MORGUE JOSEPH né le 8 mai 1909 à VIENNE.

Exemple de plaque de prisonnier

